

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



**Robert Dion et Frances Fortier (dir.), Yves Lever,
Pierre-Mathieu Le Bel**

Michel Gaulin

Number 152, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70584ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (2013). Review of [Robert Dion et Frances Fortier (dir.), Yves Lever, Pierre-Mathieu Le Bel]. *Lettres québécoises*, (152), 47–48.

☆☆☆☆

ROBERT DION ET FRANCES FORTIER (dir.)

Portraits de l'écrivain en biographe. Entretiens

Québec, Nota bene, 2012, 256 p., 25,95 \$.

L'écrivain en biographe

Un collectif qui se penche sur l'état actuel du genre biographique tel qu'il est vu et pratiqué par des écrivains qui ont eux-mêmes tâté de cette forme d'écriture.

Cet ouvrage s'inscrit dans le sillage d'une étude à caractère plus savant à laquelle les directeurs de la publication s'étaient d'abord livrés. Ils ont jugé par la suite qu'il pourrait être intéressant d'interviewer des écrivains eux-mêmes biographes à divers titres, pour en savoir davantage sur la façon dont ils envisagent le genre et ce qu'ils en retirent en tant que pratique d'écriture.

À cette fin, Dion et Fortier se sont adressés à une brochette de sept de leurs étudiants et étudiantes passionnés par les vies d'écrivains et les pratiques biographiques, qui ont dressé la liste des écrivains à interviewer et, surtout, ont travaillé à l'établissement d'un protocole d'entrevue axé sur un certain nombre de thèmes communs de discussion, mais qui laissait malgré tout la voie ouverte à des diversions possibles, là où la dynamique de l'échange entre intervieweur et interviewé ouvrait la voie à des points de vue inattendus.

Principaux thèmes

Le protocole d'interview recouvrait cinq thèmes principaux, dont le premier, celui des *filiations*, se penchait sur le rapport entre le biographe et son modèle — admiration, fascination, rejet, identification, etc. Le second s'intéressait aux *institutions* d'un double point de vue, celui de savoir, d'une part, si l'écriture biographique pouvait amener l'écrivain à redéfinir son rapport à la tradition littéraire et, de l'autre, si elle pouvait lui permettre de se situer différemment au sein de l'institution littéraire. Était ensuite soulevée la question des *intergénéricités*, c'est-à-dire celle des liens que peuvent (ou non) établir les biographes entre leur pratique biographique et leurs autres activités d'écriture (romanesque, poétique ou autre); celle aussi de savoir si, en revanche, les autres genres littéraires pouvaient se glisser dans l'écriture biographique. Le quatrième thème avait pour objet des considérations d'ordre *esthétique*, abordées sous deux aspects, soit « celui des contaminations éventuelles entre l'œuvre du biographe, et celui du pouvoir de la fiction — affirmé ou nié — au sein de ce genre pourtant essentiellement référentiel » (p. 8). Venait en dernier lieu la question des *interculturalités*, soit le choix que font certains biographes de se pencher sur la vie et l'œuvre d'écrivains appartenant à une culture étrangère à la leur.

Une brochette impressionnante

Ce ne sont pas nécessairement tous les écrivains qui accepteraient (manque de temps, introversion, pudeur) de se livrer avec quelque



ROBERT DION et FRANCES FORTIER



profondeur aux questions d'un intervieweur, surtout lorsque celles-ci portent sur des enjeux importants, contrairement aux balivernes dont nous abreuvons aujourd'hui les médias tant parlés qu'écrits au nom de la « culture ». Pour diverses raisons, certains biographes ayant été sollicités, en relation avec ce projet, ont pu refuser l'invitation qui leur était adressée ou se désister par la suite. Il n'en reste pas moins que c'est une brochette impressionnante et variée, aux dimensions internationales, que nous met sous les yeux le présent ouvrage: de ce nombre, cinq Français (Gérard Macé, François Bon, Jérôme Prieur, François Bott, Jean-Benoît Puech); deux Québécois (Michèle Magny, Victor-Lévy Beaulieu); deux Britanniques (Peter Ackroyd, Geoffrey Wall) et un Américain (Jay Parini).

J'ai particulièrement apprécié, pour ma part, l'entretien plein de nuance et de modestie qu'a donné Gérard Macé, dont j'avais beaucoup apprécié, en leur temps, les *Colportage(s)* I (lectures) et II (traductions), et qui ont été depuis suivis de nombreux recueils de poésie, auxquels est venue s'ajouter, ces dernières années, la photographie. C'est par l'entremise de cet ouvrage, en revanche, que j'ai pu lier connaissance avec Michèle Magny, femme de théâtre dont la contribution importante au théâtre québécois mériterait d'être mieux connue qu'elle ne l'est. J'ai été ébloui, par ailleurs, par la générosité de Jean-Benoît Puech, dont la prestation fait une quarantaine de pages d'observations justes et pleines de sagesse. Enfin, comment aurait-on pu laisser de côté, dans un ouvrage comme celui-ci, l'incontournable Victor-Lévy Beaulieu qui, par le nombre même de ses biographies d'écrivains, se révèle le passeur par excellence? À vous, par ailleurs, de trouver dans cet ouvrage d'autres textes qui vous feront rêver.

☆☆☆ ½

YVES LEVER

Pierre Juneau. Maître des communications au Canada

Québec, Septentrion, 2012, 198 p., 22,95 \$ (papier), 16,99 \$ (PDF ou ePub).

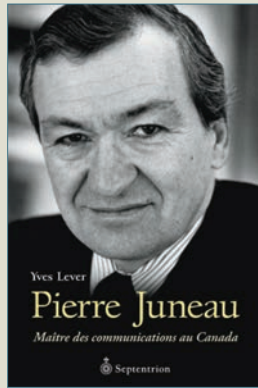
Un grand commis de l'État

Une biographie consacrée à un Québécois qui a fait sa marque dans un domaine qui, dans la seconde moitié du xx^e siècle, devait profondément modifier le visage du Québec et du Canada.

On est en présence, ici, d'une biographie conventionnelle qui retrace, pas à pas, la vie et la carrière d'un homme qui devait, avec le temps, se révéler un grand commis de l'État. Spécialiste du



YVES LEVER



cinéma, Yves Lever était lié d'amitié avec Pierre Juneau depuis le moment où celui-ci entreprenait, à l'Office national du film (ONF), sa montée dans la hiérarchie administrative. L'auteur s'est donc servi de données qu'il avait déjà en main, auxquelles vint s'ajouter, dans les derniers mois de la vie de Juneau (décédé en février 2012), une série d'entrevues menées avec l'intéressé lui-même, notamment en ce qui concernait ses origines et sa jeunesse.

Les années de jeunesse

Juneau était né en 1922, dans un milieu modeste, celui de Verdun, alors municipalité indépendante, de parents qui représentaient bien leur époque — père ouvrier, mère à la maison, chargée de l'entretien et du bien-être de cinq enfants en bas âge, dont Pierre était l'aîné. Son père ayant perdu son emploi au moment de la crise économique de 1929, c'est grâce à la générosité d'un grand-oncle que Juneau put entrer au collège Sainte-Marie.

Quand, en 1944, Juneau termine ses études, la Jeunesse étudiante catholique (JEC) bat son plein au Québec et devient, pour beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles de l'époque, une seconde famille, à laquelle Juneau s'intégrera en démontrant déjà des qualités de leader. C'est là, notamment, qu'il fera la connaissance de sa femme, qu'il épousera en 1947. Le couple vivra deux ans à Paris (1947-1949), où Juneau parachèvera sa formation en philosophie à l'Institut catholique de Paris. C'est à son retour au pays qu'il entrera, à divers titres, au service de l'Office national du film (ONF), alors situé à Ottawa, et qui était, en ces temps-là, une chasse gardée des anglophones. C'est lui qui, de bric et de broc, réussira à imposer la présence française à l'Office, dont l'un des symboles sera le déménagement de l'Office à Montréal, en 1956, qui n'allait pas, cependant, mettre fin pour autant aux conflits linguistiques.

Les sommets de la carrière

C'est en 1966 que Juneau amorce les sommets de sa carrière : il est nommé vice-président du Bureau des gouverneurs de la radiotélévision canadienne (BGR), qui sera remplacé, deux ans plus tard, en 1968, par le Conseil de la radiodiffusion et des communications canadiennes, dont il sera nommé président. En 1975, toutefois, il commet l'impair d'accepter un poste ministériel au sein du gouvernement Trudeau. Mais, battu dans une élection partielle, il doit rapidement renoncer à ce poste. Il occupera, par la suite, une série de postes prestigieux au rang de sous-ministre, y compris la présidence de la Société Radio-Canada (1982-1989), au grand regret du gouvernement Mulroney, arrivé au pouvoir en 1984.

On est en présence, ici, d'une biographie honnête, qui se lit avec intérêt, mais qui, sauf peut-être pour la partie consacrée à l'évolution de l'Office national du film, au cours des années cruciales entre 1956 et 1966, ne révèle rien de bien neuf. L'auteur, Yves Lever, se débrouille mieux dans les événements survenus dans le milieu montréalais que dans celui d'Ottawa, où l'on trouve des erreurs dans certains noms bien connus, et même un geste de lèse-majesté à l'endroit du gouverneur général, Jules Léger, réduit au simple rang de lieutenant-gouverneur (p. 112) !

☆☆☆

PIERRE-MATHIEU LE BEL

Montréal et la métropolisation. Une géographie romanesque

Montréal, Triptyque, 2012, 218 p., 25 \$.

Montréal métropolisée

Une étude savante sur la façon dont les œuvres littéraires, dans ce cas-ci le roman, ont pu modifier l'allure d'une ville comme Montréal.

Les doctorants d'aujourd'hui, contrairement à ceux d'autrefois, ont pris l'habitude, notamment dans les sciences sociales, de tenter de réunir des disciplines qui, de prime abord, ne sont guère faites pour marcher de concert. Le présent travail a valu à son auteur un doctorat en géographie qui s'appuie, dans une très large mesure, sur des fictions romanesques censées démontrer comment Montréal s'est progressivement développée en une grande agglomération qui a modifié d'une manière substantielle non seulement la géographie des lieux, mais également la façon d'y vivre.

Il y a fort à parier que la thèse de doctorat devenue livre destiné à un plus vaste public n'a guère languie entre le moment où la soutenance s'est terminée et celui où elle a abouti sur le bureau d'une maison d'édition. Car le livre porte encore toutes les marques d'une thèse : un lourd appareil critique dans lequel le lecteur ordinaire risque fort de s'égarer ; le recours, comme c'est la mode ces années-ci, aux grands pontes, Latour, Bourdieu et autres de même acabit ; enfin, de bien curieux romans dont le lecteur pourtant instruit ne connaissait même pas l'existence, dans bien des cas, ou même le nom des auteurs. Enfin, un discours éclaté, un déluge de mots savants sous le poids desquels croule rapidement la bonne volonté du lecteur avide de littérature véritable et gratifiante.



PIERRE-MATHIEU LE BEL

